



LA VIE DE MES GRANDS-PARENTS

Récemment, lors d'une promenade je suis repassé devant la maison de mes grands parents à Limont près d'Esneux ; les souvenirs affluent et j'ai repensé à la vie que menaient mes grands parents chez qui j'allais en vacances enfant et j'ai eu envie de vous en parler. Nous n'avons aucune idée aujourd'hui de la vie qu'on menait à cette époque (1945-1950) dans un petit village à la campagne.

Si vous aussi vous avez de tels souvenirs...pourquoi ne pas nous en faire part ? Cela pourrait être amusant et intéressant de comparer nos enfances respectives.

La vie de mes grands-parents:

Le chauffage au charbon; on commandait son charbon par tonne; le meilleur, c'était l'antracite; mais c'était aussi le plus cher, et on n'avait pas toujours les moyens de se l'offrir : il fallait parfois se contenter de "boulets".

Le fournisseur déposait le charbon sur le trottoir, et il fallait le rentrer dans la cave par le soupirail. Chaque jour, on descendait à la cave muni d'un seau à charbon de forme ovale avec un bec verseur et une anse, et on remontait la quantité de charbon nécessaire pour un jour. Il n'y avait qu'une seule source de chaleur dans la maison et elle servait aussi pour la cuisine.

En hiver, toutes les autres pièces étaient froides (le chauffage central n'existait que chez les riches) et on se tenait forcément tous dans la même pièce. Le soir, en hiver, on mettait le "feu" en continu: ça consistait à le charger à fond et à fermer la clef pour qu'il fonctionne au ralenti pendant la nuit; le matin, il n'y avait qu'à rouvrir la clef et recharger.

On montait se coucher dans des chambres glaciales, et, pour ne pas devoir descendre au WC pendant la nuit, on avait un pot de chambre sous son lit.

Pour cuisiner, on mettait la casserole sur la cuisinière (Nestor Martin chez mes grands-parents; chez mes parents Fopona, puis La Couvinoise et, plus tard, un "continu" Surdiac dans la salle à manger) en ôtant le nombre de cercles de fonte nécessaire pour que le diamètre de l'orifice corresponde au fond de la casserole qui se trouvait de ce fait directement exposé à la flamme; il y avait aussi deux "coffres" (fours) pour les tartes et pour chauffer les fers à repasser.

Il n'y avait pas de salle de bains (seuls les riches en possédaient) et on prenait son bain une fois par semaine dans une "tine" (bassine)

La vie de mes grands-parents



en galvanisé, avec de l'eau chauffée dans la bouilloire sur la cuisinière.

On faisait la lessive une fois tous les quinze jours dans une machine en bois, "le tonneau", avec un pulsateur entraîné par un moteur synchrone qu'il fallait lancer à la main; il fallait aussi chauffer de grandes quantités d'eau sur la cuisinière car la machine ne s'en chargeait pas.

Pour le blanc, on ajoutait du "bleu" à l'eau de rinçage avant de le mettre à sécher dehors sur l'herbe : on appelait cela «verger», et c'était supposé rendre le blanc bien blanc. Il fallait remplir et vider la machine à la main avec des seaux. La lessive prenait une journée entière!

Le café était vendu en grains : il fallait le moudre soi-même ; nous avions un moulin à café en bois surmonté d'un dôme en cuivre dans lequel on introduisait les grains à moudre ; on tournait la manivelle en serrant le moulin entre les genoux pour bien le maintenir ; le café moulu s'écoulait dans un tiroir en bois ; c'était pour le gamin que j'étais alors un grand plaisir de moudre le café, une récompense !

Ensuite on introduisait le café moulu dans le «ramponneau», une espèce de chaussette fixée à une rondelle de fer blanc, qu'on posait sur une cafetière émaillée ; on y versait ensuite de l'eau bouillante qu'on avait fait chauffer dans un bouilloire ; c'est ainsi qu'on faisait le café ; on pouvait alors le verser par la buse incurvée de la cafetière ; celle-ci restait sur le

coin de la cuisinière pour qu'il y ait toujours du café chaud *; il était de coutume entre voisins d' aller les uns chez les autres, spécialement vers 4 heures, «prendre le café».

Une expression pittoresque : quand le café était trop clair, on disait : «On voit Napoléon au fond de ton café» ; bien des années plus tard, j'ai eu l'explication de cette expression qui serait liée à l'utilisation de la vaisselle Empire ; le monogramme de Napoléon y figurait au fond des tasses, et si le café était bon, on ne le voyait pas ; café trop clair, Napoléon visible ! Si ce n'est pas vrai, ça mériterait de l'être !

Ce mode de vie est resté celui de mes parents pendant encore de nombreuses années.

Les femmes ne travaillaient pas dehors: elles restaient à la maison et tenaient le ménage: les enfants allaient à l'école à pied, on ne devait pas les y conduire, et les problèmes de garderie n'existaient pas.

Les frigos non plus et il fallait faire les courses tous les jours dans les petits magasins du quartier: autant d'occasions de papotage et de contacts humains.

Dans les familles ouvrières, le mari remettait généralement sa quinzaine à sa femme et c'était elle qui gérait tout; à tel point que l'épouse donnait à son mari son "dimanche" pour son tabac et, éventuellement, pour une petite "goutte" avec les amis.

La vie de mes grands-parents



Dans la plupart des ménages, le mari était socialiste et non croyant, la femme allait à la messe, et les enfants étaient baptisés et faisaient leur communion. Le parti socialiste s'est longtemps opposé au vote des femmes parce qu'il craignait que, sous l'influence des curés, elles votent en masse pour le parti catholique; cette crainte s'est révélée sans fondement: le vote des femmes n'a pas changé grand-chose; elles ont voté plutôt selon leur conscience de classe que selon les directives des curés.

A ce sujet il me revient à l'esprit une petite chanson que chantait ma maman, composée à l'occasion d'une élection remportée par les socialistes:

Mayanne a voté
po nosse liberté,
po l'party del djustisse;
rédiouihons nos et votons
tos po les socialistes.

Il restait dans les classes populaires un vieux fond d'anticléricalisme, lié à l'idée que les curés sont toujours du côté des riches.

Un détail amusant qui me revient à l'esprit: mon grand-père Tuné lisait le journal en remuant les lèvres; en réalité, il **se** le lisait.

Et voilà ; quelques souvenirs d'un monsieur «plus tout jeune»...

Et vous ? En avez-vous à raconter dans notre journal ?

Cela vous a plu ?

Claude